

La faute aux intellectuels...

Lise Noël

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31273ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1985). La faute aux intellectuels.... *Liberté*, 27(3), 65–69.

LISE NOËL

La faute aux intellectuels...

«Il a étudié toute sa vie mais il n'a jamais rien fait!» Souvent entendue au Québec, cette petite phrase est révélatrice d'une conception qu'on y a de l'activité intellectuelle comme d'une entreprise fondamentalement gratuite, donc inutile. Admis en tant qu'étape vers l'obtention d'un *job* précis ou comme vernis ajouté à une formation pratique mâtinée de prétentions sociales (qu'on se rappelle le succès initial du cégep perçu d'abord comme un cours classique démocratisé), l'acquisition d'une culture savante ou l'apprentissage de la réflexion critique ne se justifiaient pas en eux-mêmes.

Beaucoup concevront difficilement par exemple que ce marathon à caractère un peu initiatique qu'est un doctorat puisse «donner» autre chose que de l'avancement ou une augmentation de salaire. «Je croyais que tu travaillais!» lancera-t-on avec soulagement au professeur qu'un appel téléphonique aura surpris en train de rédiger sa thèse plutôt que de corriger les copies de ses élèves...

Depuis toujours ambigu, le statut des intellectuels est d'autant plus à la baisse ces temps-ci au Québec que l'heure est à l'exaltation de la rentabilité immédiate, de la productivité mesurable et de la recherche appliquée. Tout effort théorique a mauvaise presse et plus que jamais la réalité semble n'épouser que les formes pléonasmiques du «vécu quotidien». Le paradoxe ressort donc d'autant plus

nettement de l'influence accrue qu'on prête aux intellectuels dans la société d'aujourd'hui.

Quoique essentiellement négatif, le pouvoir qu'ils paraissent posséder s'étend bien au-delà du contrôle que pourraient exercer ceux d'entre eux qui se sont taillé une carrière publique dans la foulée des victoires péquistes. Poussant ses tentacules dans toutes les directions, cette force revêt un caractère quasi occulte; la tentative n'étant jamais faite d'en identifier précisément la source, c'est à ses conséquences néfastes qu'on croira la reconnaître. Et celles-ci sont légion.

La visite du pape au Canada a permis d'en mettre quelques-unes en évidence. Un groupe de modestes laïcs ayant osé exprimer quelques réserves sur le discours du Souverain Pontife, un dominicain dénonçait aussitôt leur appartenance à la confrérie: «On se rend compte qu'en cette matière comme dans le reste, les intellectuels sont, en général, les plus vulnérables et les plus veules, hélas! de tous les humains. Ils «filtrent le moucheron et laissent passer le chameau», comme disait Jésus des pharisiens. Ils baissent, respectent et professent tout ce qui détruit l'homme (...), mais n'ont que soupçon à l'endroit de ce qui est air pur, santé et lumière».

Voilà donc la Bête appréhendée dans toute sa morbide et sombre horreur! Mue par le désir de «faire savant», elle n'a de cesse qu'elle n'ait «impressionné les gens ordinaires», renchérit un autre théologien qui refuse de s'en laisser imposer.

A peine quelques semaines plus tôt, la «main invisible» s'était déjà appesantie sur Gaspé. Cherchant à comprendre les raisons du fiasco touristique et financier qu'avaient été les fêtes du 450^e anniversaire de l'arrivée de Jacques Cartier au Canada, un journaliste local avait sondé professionnels et commerçants de la ville pour glaner leurs commentaires: outre quelques problèmes d'organisation, ces messieurs-dames s'entendaient pour y voir «un autre coup de la petite clique d'intellectuels». Un *autre* coup car, on l'aura compris, ce ne devait pas être le premier...

Non seulement «la clique» est connue, en effet, pour récidiver auprès des gens ordinaires, mais elle n'hésite pas non plus à s'en prendre aux plus hautes sphères du pouvoir officiel. L'organisateur en chef de la campagne de Jean Chrétien au leadership du parti libéral ne s'y est pas trompé quand il a eu à identifier la cause de l'échec de son candidat: «Que personne au Québec, surtout un intellectuel, ne vienne dire que Jean Chrétien n'a pas de classe», lançait-il au lendemain du jour fatidique, révélant du même coup au pays entier la véritable nature d'un André Ouellet enfin sorti de son placard.

Ainsi donc, sur une courte période de quatre mois, les intellectuels québécois auront successivement réussi à causer la défaite d'un aspirant à la direction d'un parti politique majeur, compromis irrémédiablement le succès d'un anniversaire historique et troublé la sérénité d'une visite pontificale.

Ces quelques désastres ne constituent pourtant que la pointe visible de l'iceberg. Car s'il se permet des manifestations ponctuelles, c'est d'abord et avant tout de façon diffuse que s'exerce le pouvoir des mauvais esprits. Si l'on en croit un lecteur du *Devoir*, c'est à «l'immense confusion» que les intellectuels entretiennent dans la société que le Québec devrait par exemple ses grèves dans le secteur public, un taux de fécondité insuffisant et un réseau scolaire jugé inepte. Au plus creux de la récession économique, le jeune député Gilles Baril croyait même devoir attribuer le pessimisme d'une population ployant sous le chômage et des taux d'intérêt démesurés, au doute que semaient «les élites intellectuelles» sur sa capacité de relever les grands défis.

Confusion et doute sont en effet les signes irréfutables auxquels on reconnaît les méfaits des intellectuels, ces spécialistes de la «culture de l'ambiguïté», comme les qualifie vertement un directeur général de cegep partisan des solutions claires.

Or qui dit solutions claires dit solutions *concrètes*. Et tout bon Québécois sait que concret s'oppose à théorique, à critique, donc à *idéologique*. Du moins

le député libéral de Westmount, Richard French, le sait-il, lui qui, n'ayant apparemment jamais prêté l'oreille aux nombreux Gilles Baril du caucus péquiste, croit pouvoir dénoncer dans l'actuel gouvernement provincial une bourgeoisie jugée «intellectuelle» parce que tenant un discours «explicite» et d'inspiration «européenne». L'ancien étudiant d'Oxford préfère l'approche nord-américaine, c'est-à-dire libérale, «implicite» et étrangère aux «principes»!

Il faut que les Québécois soient «mieux» instruits et cessent de faire «des thèses sur le développement de la langue occitane», renchérit Daniel Johnson pour qui seuls comptent les objectifs «clairs, précis». Or la musique, par exemple, n'est pas un objectif clair et précis: «Sachez que ça va être difficile de trouver une job à Percé ou ailleurs», avertit-il les éventuels étudiants. Nul doute que ce diplômé d'Harvard sait de quoi il parle car, si l'on en croit Léon Dion, Daniel Johnson serait lui-même un «intellectuel»...

Parce qu'il s'adresse à un pouvoir, et, qui plus est, à un pouvoir occulte, le ressentiment manifesté à l'endroit des intellectuels s'exprime rarement *ad hominem*. Même quand il paraît se cristalliser autour d'un individu ou d'un groupe particulier, il finit presque toujours par prendre l'allure d'une charge générale et indiscriminée. Aucun cas n'est fait d'une loi de la moyenne qui s'applique pourtant aux intellectuels autant qu'aux travailleurs d'autres occupations, les meilleurs étant rejetés dans le même mouvement que les plus médiocres.

Vus collectivement comme les responsables de méfaits globaux sur lesquels ils ont en fait peu de prise, il n'est par contre pas demandé souvent aux intellectuels de rendre compte personnellement de la rigueur de leurs analyses, de l'originalité de leurs hypothèses ou, pour reprendre l'expression de Maffesoli, de «la fermeté d'une pensée» potentiellement vulnérable aux modes. Rares aussi sont les interpellations précises du genre de celle qu'adressait au groupe un Pierre Foglia, à juste titre déçu des préjugés anti-homosexuels qui continuent de circuler dans un milieu prétendument ouvert.

Moins boucs émissaires que victimes de jugements stéréotypés, c'est en réalité le doute et la nuance (souvent qualifiés de «confusion») qui sont condamnés à travers les intellectuels, peu importe que la réflexion qui véhicule l'incertitude soit le fait de penseurs sérieux ou non.

Le retour en force de la foi inconditionnelle et des valeurs dites sûres ne s'explique pas autrement, à l'heure des bouleversements technologiques constants et d'une insécurité économique encore mal résorbée. Déjà considérée comme passablement inutile en temps normal, la pensée critique revêt toutes les apparences d'une entreprise de sabotage, voire d'une conspiration en période de crise. Insuffisamment manichéenne pour la circonstance, elle est elle-même vite identifiée au pôle négatif d'une vision du monde qui croit maîtriser davantage la réalité en la simplifiant.

Il y a quelque temps, André Belleau se demandait s'il serait en mesure de trouver un intellectuel dans la salle. Qu'il soit désormais rassuré! Car, à l'instar des homosexuels et des juifs, les intellectuels ont ceci de particulier qu'ils sont maintenant partout...